

La maternité : un défi pour les féministes
Maternity: a challenge for the feminists
La maternidad: un desafío para las feministas

Francine Descarries-Bélanger et Christine Corbeil

Numéro 18 (58), automne 1987

Famille/familles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1034274ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1034274ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lien social et Politiques

ISSN

0707-9699 (imprimé)

2369-6400 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Descarries-Bélanger, F. & Corbeil, C. (1987). La maternité : un défi pour les féministes. *International Review of Community Development / Revue internationale d'action communautaire*, (18), 141–152.
<https://doi.org/10.7202/1034274ar>

Résumé de l'article

Du refus de l'institution de la maternité... à la revendication de la jouissance maternelle : de la mère-nature... à la mère programmée.

Aucune réflexion sur la famille/familles ne peut éluder la question de la maternité.

Dans cette perspective, les auteures proposent une analyse des discours sur la maternité qui ont été élaborés au sein du mouvement des femmes et à sa marge au cours des vingt dernières années. L'objectif de cette démarche est, d'une part, de manifester les similarités, les différences et les contradictions que peut engendrer l'utilisation d'un modèle théorique particulier pour questionner la maternité. D'autre part, d'illustrer comment l'adoption d'un point de vue théorique spécifique sur la maternité détermine à la fois l'orientation du questionnement et le choix des champs d'analyse et d'intervention.

La maternité : un défi pour les féministes

**F. Descarries-Bélangier
C. Corbeil**

La condition de la femme en tant que porteuse d'enfant est devenue l'essentiel de sa vie. Des termes tels que « stérile » ou « sans enfant » ont servi à rejeter toute autre identité. Le terme « non père » ne figure dans aucune catégorie sociale.

Adrienne Rich

Quels que soient le parcours et l'âge des sociétés, il semble que, de tout temps, la contribution prépondérante des femmes ait été la mise au monde des enfants et leur disponibilité à les nourrir, les soigner et les éduquer. « Dans un passé encore récent, leur identité même était confondue à celle de leur famille » (C.S.F. 1986 : 3). Féminité et maternité¹ ont, de ce fait, paru aussi unies et inséparables que les deux côtés d'une médaille.

Certes, le temps, l'espace et l'affectivité investis dans l'enfant ont pu varier considérablement selon les

conjunctures économiques, politiques et culturelles. La maternité, la preuve en a été faite ailleurs (Mead, 1948 ; Knibiehler et Fouquet, 1977 ; Ariès, 1978 ; Badinter, 1980), est avant tout un fait social depuis toujours assujéti à des règles, à des normes et à des idéologies complexes et dictées par des acteurs sociaux, souvent étrangers à ce vécu. Sinon, pourquoi philosophes, écrivains et hommes de science de Rousseau à Balzac, de Maupassant au Docteur Roussel auraient-ils proclamé l'amour maternel comme l'expression sentimentale la plus noble et la plus digne d'une femme à une époque où, précisément, les femmes confiaient massivement leurs enfants à des nourrices ou les plaçaient en pension ? Pourquoi, moralistes et idéologues, depuis Saint Thomas d'Aquin (1225-1274),

auraient-ils limité l'expression de la sexualité féminine à la seule procréation et au cadre du mariage, si ce n'était pour assurer aux hommes et aux sociétés un droit d'appropriation du corps des femmes et des enfants ? Pourquoi la marginalité, la censure et la répression auraient-elles contribué à effacer de l'histoire toute trace de ces femmes qui tentaient de lier leur destin à d'autres réalités que la maternité ou la conjugalité ?

La tradition sociologique a fort longtemps ignoré les mères, les femmes, dans son analyse de la famille. La sociologie de la famille, pour sa part, a eu trop souvent tendance à évacuer le vécu des mères, des femmes, dans son questionnement. Or, que ce soit à titre de filles, de soeurs, de mères, de militantes, d'intervenantes, de théoriciennes ou

de chercheuses féministes, aucune expérience plus que la maternité ne rejoint, n'interpelle, ne remet en question les choix de vie des femmes, leurs rapports à la famille, à l'amour, à l'affectivité, à la souffrance, au travail et à la mort. C'est donc pour mieux comprendre et expliquer la parole et l'expérience contemporaines des femmes face à la maternité que nous proposons, dans le cadre de cet article, une première synthèse des diverses problématiques développées sur la question au sein du mouvement des femmes et à sa marge.

Féminisme et maternité : essai de catégorisation

Reprenant une hypothèse de catégorisation des courants de pensée du mouvement contemporain des femmes exposée ailleurs (Descarries-Bélanger et Roy, 1987), nous analyserons les problématiques développées au sein des courants qui ont accordé une part importante ou centrale au rapport femmes-maternité. Il s'agit notamment des courants du féminisme égalitariste, du féminisme radical et de ses diverses tendances, et du féminisme de la « femelléité ». Enfin, dans la mesure où celui-ci se développe à la fois en marge du mouvement des femmes et en réaction à lui, il sera aussi fait allusion à la position néo-conservatrice qui précède, à travers des organismes comme les R.E.A.L. Women et Pro-Vie, une conception téléologique et

androcentrique du rapport des femmes à la maternité et à la famille.

Pour chacun des courants, seront sommairement identifiés ses fondements sociaux et ses enjeux théoriques par rapport à la maternité ; sa définition de la maternité et ses principales revendications concernant l'expérience maternelle. Bien entendu, toute démarche inscrite dans le cadre d'un essai de catégorisation demeure sélective, partielle, réductionniste, voire appauvrissante (Descarries-Bélanger et Roy, 1987). Cela est d'autant plus vrai, en l'occurrence, que le discours des femmes sur la maternité est possiblement, à l'heure actuelle, un des discours les plus éclatés et les plus diversifiés qui soient.

Bien que les pièges inhérents à toute tentative de catégorisation ne puissent être complètement évités, un ensemble de raisons militent en faveur de la démarche que nous proposons. L'une d'elles est que le discours théorique des femmes constitue un apport nécessaire, même si parfois complexe, à tout questionnement et à toute intervention par rapport à la maternité et à la famille. Jusqu'à la récente prise de parole des femmes, les théories dominantes en sciences humaines ont surtout eu pour finalité de cantonner les femmes dans l'unique rôle de mère-épouse-ménagère et de les culpabiliser au moindre échec ou écart de conduite. En reléguant l'expérience de la maternité dans l'ordre de la nature et dans la sphère du privé, les mâles penseurs ont effectivement toujours cherché à légitimer l'existence d'une différenciation sexuelle qui assurait un contrôle économique, politique, idéologique, exclusif aux hommes. Non seulement ils se garantissaient ainsi un droit d'appropriation des femmes et des enfants, mais encore, ajoutera Mary O'Brien (1981), ils tentaient de pallier à l'incertitude de leur paternité biologique.

Or, dans la mesure où le dis-

course du mouvement des femmes est le produit d'une interaction très étroite entre l'expérience et les pratiques individuelles et collectives des femmes — et non une construction abstraite ; dans la mesure aussi où il émane de la volonté des femmes de contrôler et d'assumer leurs fonctions reproductives, il est juste de vouloir l'explicitier, le diffuser, le rendre public, l'enrichir.

Notre démarche aidera à illustrer comment s'articule le dialogue entre les divers courants de pensée du mouvement des femmes et à circonscrire ce qui, dans leur analyse de la maternité, les rapproche, les éloigne et les divise. Elle permettra aussi de mieux repérer les enjeux idéologiques, économiques et politiques portés par l'ensemble des phénomènes sociaux qui interpellent directement les femmes et leur rapport à la maternité dans la conjoncture actuelle. Enfin, elle sera l'occasion pour les lectrices et les lecteurs d'apprécier quelle conception des rapports de sexe, quelle définition de la mère et quelles options culturelles, idéologiques et politiques colorent leur propre point de vue et orientent leur pratique.

Bref, l'objectif de cet article est, d'une part, de cerner les similarités, les différences et les contradictions que peut engendrer l'utilisation d'un modèle théorique particulier pour questionner la maternité. D'autre part, d'illustrer comment l'adoption d'un point de vue théorique spécifique détermine à la fois l'orientation du questionnement sur la maternité et le choix des champs d'analyse et d'intervention.

À la recherche d'une nouvelle identité

Depuis les années 50, un vent de modernisation a transformé le visage des sociétés industrielles. Profitant d'une période de prospérité économique, de bouleversements socio-culturels et d'ouverture aux technologies d'avant-garde, plusieurs groupes sociaux se sont réunis autour de nouvelles aspirations et valeurs et ont suscité une vague de contestation des rapports sociaux inégalitaires. Le mouvement des femmes émergera dans la foulée de ces mouvements contestataires (Black Panthers, Mai 68, Front de Libération du Québec) et deviendra rapidement le porte-parole, le point de ralliement de toute une génération de femmes instruites, ambitieuses, insoumises et révoltées contre l'autorité, le conformisme et le paternalisme des institutions sociales.

À la même époque, l'amélioration du contrôle des naissances, par le biais de la contraception chimique, donne enfin aux femmes la possibilité de vivre une sexualité en dehors des contraintes de la procréation et de questionner, par le fait même, leur désir d'enfant. Il n'en faut pas plus pour que l'ancien modèle de femme dépendante, soumise, dévouée et attentive aux seuls besoins du mari et des enfants soit remis en cause par les femmes les plus militantes. Ces dernières se verront d'ailleurs rapidement accusées de faire la promotion d'un modèle de femme indépendante, libre, immorale, ambitieuse et égoïste. À voir l'orientation de certains débats actuels sur la famille, il y a lieu de se demander si ceux-ci ne soulèvent pas encore les mêmes passions.

Questionnant les théories naturalistes pour qui le corps et la psyché féminins incarnent l'abondance, la générosité, la sensibilité et le dévouement propres à la vocation maternelle ; contestant l'imposition de la maternité comme seule voie

d'expression et de maturation des femmes, le mouvement des femmes amorce, dès le début des années 70, une réflexion qui privilégie les dimensions sociales de la maternité, remet en cause l'idéologie de l'instinct maternel et revendique le droit à la maternité volontaire, voire même le droit d'exister sans être mère.

D'abord négatif et souvent dénonciateur du vécu maternel, le discours du mouvement des femmes se diversifiera, se nuancera et se complexifiera au fil des ans et des nouveaux enjeux sociaux. Les certitudes feront place au doute, au silence... à d'autres paroles. Conscientes de s'être marginalisées, auto-censurées et limitées dans l'expression de leur vécu de mère, plusieurs féministes reconnaîtront l'importance d'écouter, d'analyser et de rendre visible la rencontre entre le féminin et le maternel (Gavarini, 1986).



L'enfant de la science et des démographes

Que faut-il espérer du spectacle de la fécondation in vitro et de la congélation d'embryons auquel nous convie la science depuis quelque temps ? Faut-il croire aux seuls motifs humanitaires invoqués par les nouveaux sorciers de la vie et laisser se développer un véritable « marché de l'engendrement » (Vandelac, 1987) au nom de leur liberté de penser et d'agir ? Fascinées et éblouies par les prouesses de la science en matière de génétique et de reproduction, les femmes ne risquent-

elles pas, à travers leur silence ou leur approbation, de favoriser l'emprise et la permanence du pouvoir masculin sur leur vie au détriment de leur propre prise en charge, celle-là moins spectaculaire et sécurisante ?

Que penser de la conscription du ventre des femmes au nom du droit à la survie d'un peuple : catastrophe écologique, déclin d'une nation, rétrécissement des bassins de consommateurs, crise de la famille... ? Tous ces cris alarmistes lancés par les doctes démographes et économistes au sujet de la chute de la natalité résonnent avec force et agressivité dans la tête et le cœur des femmes, taxées encore une fois d'égoïsme, d'individualisme et d'insouciance. Pourquoi ne pas viser la cible exacte, c'est-à-dire l'irresponsabilité, l'inconscience et l'hypocrisie de nos sociétés modernes devant la détérioration et l'aggravation des conditions économiques, sociales et culturelles entourant le vécu maternel ? La liste des facteurs socio-économiques qui témoignent de l'indifférence des sociétés à l'égard des femmes et des enfants et militent en défaveur de la reproduction de l'espèce ne cesse de s'allonger : augmentation de la monoparentalité et des divorces, violence conjugale, solitude et sentiment d'impuissance des mères, paupérisation grandissante des femmes, précarisation des emplois, contradictions entre exigences professionnelles et exigences familiales, poids de la double tâche, stagnation des mesures sociales relatives à la garde des enfants... En d'autres mots, cette préoccupation des sociétés pour l'enfant-sauveur-de-la-nation-famille dépasse rarement le jeu des apparences, de la mystification, voire de la manipulation.

Que dire du rôle joué par les théories psychanalytiques dans le maintien de la responsabilisation des femmes à l'égard des enfants et de la sauvegarde de l'équilibre familial ? Même reformulées par des

144

femmes (Friday, 1977 ; Olivier, 1980 ; Dolto, 1987), ces théories sont souvent trop promptes à culpabiliser les mères, à perpétuer la haine contre la Mère. Elles n'arrivent pas à se dissocier des vieux modèles d'interprétation — et de leur merveilleuse logique — qui pendant si longtemps ont enfermé les femmes dans l'orgasme vaginal, l'envie du pénis, le complexe de castration et l'instinct maternel pour expliquer, comme le disait déjà Simone de Beauvoir (1949) il y a trente ans, la frustration des femmes face à une suprématie masculine socialement légitimée.

Enfin, il y a lieu de poser comme problématique les perspectives d'avenir qu'annoncent les conclusions d'un récent rapport du Conseil consultatif canadien de la situation de la femme (Baker, 1985) à l'effet que les adolescentes québécoises et canadiennes partageraient une conception romantique et traditionnelle — une conception « rose » — de leur avenir affectif, familial et professionnel.

Dans une telle conjoncture, il n'est pas besoin de pousser très loin l'analyse pour comprendre pourquoi aucun discours sur les femmes, aucune réflexion sur la famille/familles ne peut éluder la question de la maternité (Brisac et Lapierre, 1980). Pourtant, au cours des deux dernières décennies, celle-ci n'a pas toujours occupée la même place, la même centralité dans le discours des femmes. C'est ce que nous allons voir maintenant.

Féminisme et maternité : un discours éclaté

Mère, maternité, maternage, maternité sociale, maternité-esclave, maternité-exploitation, maternité-institution, maternité-expérience, maternité sanglante, matrophobie², matriarcat, production domestique, procès de reproduction, le maternel, le féminin maternel, maternité-créativité, maternité éclatée... dans la réflexion collective des femmes, toutes ces notions évoquent des réalités bien différentes, toutes ces notions « existent, co-existent, voire s'affrontent » (Picq, 1983) dans cette volonté commune des femmes de rendre compte de leur expérience et de construire une théorie de la maternité.

Du refus explicite et individuel d'une Simone de Beauvoir... au silence suspect des féministes radicales ;
du syndrome de la ménagère exposé par Betty Friedan... à la dénonciation de l'institution de la maternité ;
du refus d'enfant...
à la difficulté de problématiser le désir d'enfant ;
du rejet de la maternité esclavage...
à la revendication de la jouissance maternelle ;
de la mère-nature... à la mère-machine ;

la richesse, le complexité et les contradictions du discours des femmes se distribuent sur ce continuum.

Nous ne sommes pas seulement des mères

Pour les féministes égalitaristes, les femmes ont un potentiel et des aspirations de réalisation personnelle qui vont bien au-delà des tâches liées aux soins des enfants et à la tenue de la maison. Elles refusent de se laisser piéger dans un rôle et une image de soi qui les limitent à être mère ou les oblige à choisir entre la maternité et les autres activités sociales. De même, elles rejettent l'absolutisme des justifications biologiques qui, de tout temps, ont légitimé et sanctionné la reproduction des privilèges masculins.

Considérant les rôles socialement imposés dans la division sexuelle du travail, et non la maternité, comme source première du problème socio-culturel de l'inégalité, elle préconisent : 1) la transformation des processus de socialisation et d'éducation des filles : « fais un homme de toi, ma fille » ; 2) l'implantation de mesures sociales aptes à garantir aux femmes une liberté de choix face à la maternité : accès universel à la contraception, avortement sur demande, congé de maternité, garderie et, dans certains cas, rémunération du travail domestique ; 3) l'implication des pères dans l'éducation et les soins aux enfants : ainsi prend forme le concept de parentalité.

Particulièrement orientées vers l'action et la correction des inégalités les plus flagrantes, l'idéologie et les revendications du courant égalitariste sont largement véhiculées par les grandes associations féminines et les conseils ou comités de la condition féminine des gouvernements et des syndicats.

Comme le point de référence est « le masculin » et que les stratégies visent l'adaptation aux structures sociales existantes, le discours égalitariste non seulement n'offre pas une véritable problématique de la maternité, mais encore réduit trop souvent celle-ci à l'accomplissement des tâches domestiques qui s'apparentent à un ensemble de services rendus aux membres de la famille.

En réclamant l'égalité des chances, particulièrement dans l'univers du travail, de la politique et de l'éducation ; en faisant appel à l'autonomie et à l'affirmation des femmes dans des domaines traditionnellement réservés aux hommes ; en survalorisant le modèle mâle : carrière-pouvoir-rationalité-indépendance, les féministes égalitaristes mettent au monde un modèle de la super-femme capable de tout concilier : famille-mari-carrière-vie affective-cuisine-activités sociales-postes de leadership-conditionnement physi-

que... tout en s'assurant que les enfants sont bien habillés, la maison bien rangée et le repas servi au mari à la bonne heure.

L'analyse sociale que sous-tend cette problématique s'alimente surtout à l'expérience de femmes disposant déjà de ressources ou de compétences professionnelles, autrement dit de la situation des femmes de la classe moyenne américaine, analysée, pour la première fois, par Betty Friedan en 1963³. Elle reproduit ainsi l'illusion que toutes les femmes, en toute sérénité, la tête froide et le sourire aux lèvres, peuvent plonger dans les contraintes de la double, voire de la triple tâche.

On mettra assez longtemps à s'apercevoir que le plan d'action proposé départage les femmes entre les mères de carrière et les mères qui font carrière. Mais aussi et surtout, entre les quelques mères favorisées, qui sur bien des points de vue trouvent dans l'égalité formelle des possibilités de réalisation de soi et d'autonomie, et la très grande majorité des autres pour qui cette quête d'égalité, de performance dans tous les champs du social est vouée à l'échec, tant le poids des contraintes matérielles et structurelles est déterminant dans la conduite de leur vie quotidienne : longueur et rigidité des horaires de travail, salaires dérisoires par rapport aux frais de gardiennes, épuisement, tiraillements, culpabilités et désillusions.

De fait, les difficultés, les ambivalences et les contradictions inhérentes au passage du modèle de la mère-ménagère à temps plein des années 50-60 à celui de la super-femme des années 70-80 laissent plusieurs femmes désillusionnées par rapport aux promesses et aux espoirs de libération par la contraception chimique et le travail salarié. Elles ont, selon toute vraisemblance, l'impression d'avoir perdu « quelque chose » dans l'échange.

Aussi, redoutant d'être allées

trop loin dans la critique de la famille et de la maternité, redoutant d'avoir condamné les femmes à la solitude, au vide et à la pauvreté, de les avoir éloignées de toute source de tendresse et d'amour, des féministes égalitaristes, telle Betty Friedan (1983 : 39) iront jusqu'à proposer au mouvement des femmes d'abandonner la problématique de la polarisation des sexes « pour accéder à un second souffle : la restructuration de nos institutions sur les bases d'une égalité réelle entre femmes et hommes, afin de pouvoir dire oui à la vie et à l'amour et choisir véritablement d'avoir des enfants ». Est-ce là une ultime concession au système patriarcal ou la récupération d'un malaise, d'une quête d'identité inachevée ? D'autres insisteront davantage sur les droits des enfants (santé, protection, éducation, loisirs) et les obligations des parents à leur égard. Considérée uniquement dans sa dimension sociale, la maternité, à leurs yeux, se calque, s'assimile de plus en plus à la paternité : père et mère se ressemblent et se partagent les mêmes obligations envers leur progéniture puisqu'aucune préparation sexuée ne devrait dorénavant les différencier face à la parentalité (Delaisi de Parseval, 1981 ; Held, 1983 ; Badinter, 1986). Doit-on souhaiter que les rapports à la mère et au père deviennent à ce point uniformisés et standardisés ? Peut-on penser que les femmes ont un rapport au corps, à l'affectivité, à la souffrance, totalement assimilable à celui des hommes ?



Nous ne voulons pas d'enfants

Parallèlement au féminisme égalitariste, mais surtout en réaction aux discours androcentristes des théories socialiste et psychanalytique, s'est développé, au début des années 70, un courant féministe radical⁴. Amorcé de façon presque simultanée par des militantes de la gauche nord-américaine et de la gauche européenne, ce courant radical partage avec Simone de Beauvoir (1949) la conviction que seule une libération la plus complète possible des fonctions reproductrices et des contraintes du maternage pourra permettre l'abolition de la différenciation sexuelle comme mode d'organisation des rapports sociaux⁵.

D'emblée, les féministes radicales dénoncent la mystique de l'amour maternel et de la vocation naturelle et complémentaire : mystique qui, selon elles, force les femmes à accepter, voire souhaiter, des conditions d'existence aliénantes qui non seulement les privent d'un projet de vie autonome mais les enferment dans des rapports de dépendance affective et économique. Elles refusent donc systématiquement de souscrire aux valeurs hiérarchiques d'un système patriarcal où la maternité n'est légitimée que dans le cadre privé du mariage, et d'assumer un rôle-clé dans la reproduction de l'espèce au détriment d'elles-mêmes et de leur vision de la maternité⁶. Le discours féministe radical est résumé, en quelque sorte, par cette phrase de Jessie Bernard (1975) « Des femmes osent dire pour la première fois que même si elles aiment leurs enfants, elles détestent la maternité. »

Dépouillé de ses connotations sacrées, mythiques et affectives, le concept de maternité est associé à « un monstre à deux têtes : procréation et prise en charge » (Mano, Claude, Christine, 1975) et à un travail d'entretien et de services sans valeur économique réelle, sans sta-

146 tut, sans reconnaissance sociale, imposé aux femmes à titre de destin collectif. La famille est perçue comme la cellule oppressive de base du système patriarcal et le lieu de la triple oppression sexuelle, économique et psychique des femmes (Beauvoir, 1949 ; Firestone, 1970 ; Greer, 1970 ; Atkinson, 1974).

Une seule stratégie possible. Le rejet de la maternité ou, pour le moins, le refus de l'institution de la maternité telle que définie par les normes hétérosexistes et patriarcales. Bref, les féministes radicales refusent la référence à l'Autre, rejettent la notion de complémentarité ou d'égalité comme enjeu politique, dénoncent la dichotomie privé/public et refusent de problématiser la « différence ». Enfin, elles préconisent l'abolition des institutions d'un ordre patriarcal capitaliste totalement pensé en dehors d'elles. Dans la pratique, l'engagement radical implique la promotion de toutes les mesures sociales, affectives, sexuelles et bio-médicales susceptibles de permettre aux femmes de se libérer des contraintes du mariage, de la maternité et de l'hétérosexualité.

C'est d'ailleurs parce qu'elles s'attaquent aux fondements mêmes de la société patriarcale — à ce qu'il y a de plus sacré au coeur ...ou au ventre de chaque homme... — qu'elles auront si mauvaise presse tout au cours des années 70 — et tout le reste du mouvement des femmes avec elles d'ailleurs.

Progressivement, au cours des

années 70, le discours radical se spécifie en différentes tendances, entre autres sur cette question de la place à accorder au vécu maternel dans l'ensemble de la problématique des rapports de sexe. Il sera question ici de trois d'entre elles, soit les tendances matérialiste, « de la spécificité », et lesbienne.

Pour les radicales matérialistes, dont les porte-parole les mieux connues au sein de la francophonie ont publié certains de leurs articles majeurs dans les revues *Questions féministes* (1977-1980) et *Nouvelles questions féministes*, l'oppression des femmes se situe spécifiquement dans l'appropriation du corps et du travail des femmes tant au niveau de la production que de la reproduction (Delphy, 1975 ; Chodorow, 1978). Leur analyse s'articule autour de la notion de classe de femmes (Benston, 1969 ; Delphy, 1970 ; Mathieu, 1971) parce qu'elles postulent l'universalité et l'antériorité des contraintes inscrites dans les rapports de sexe. La seule prise de position cohérente avec leur problématique est un refus militant de l'expérience de la maternité.

Mais, dans la mesure où leur position est essentiellement dirigée contre l'ordre patriarcal établi, le discours des féministes radicales matérialistes en est un de dénonciation, de critiques virulentes des effets de ce que Kate Millet (1970) a dénommé l'hétérosexualité perversie ou de ce que Guillaumin (1978) a reformulé en termes de rapports de sexage pour désigner l'appropriation individuelle et collective du corps des femmes. Il laisse peu de place à une problématisation spécifique et positive de la maternité.

Dans cette dynamique, la question de la maternité sera gommée, occultée en raison de la volonté des féministes matérialistes de s'attaquer d'abord aux nombreux facteurs d'oppression inscrits dans les rapports de production du système capitaliste et dans les manifestations

violentes du pouvoir mâle (Brownmiller, 1975 ; Hamner, 1977).

C'est donc au sein d'une autre tendance du féminisme radical que s'énonce une théorie de l'oppression centrée sur le vécu maternel. Le rapport des femmes à la maternité et à la sexualité y est questionné, en priorité, comme dimension de la production/reproduction (Dinnerstein, 1977 ; Chodorow, 1978). Pour ces féministes « de la spécificité »⁷, l'appropriation de la classe des femmes est liée à leur responsabilité exclusive dans l'éducation des enfants et à leur isolement dans la production domestique (Collectif les chimères, 1975 ; O'Brien, 1981) : division sexuelle du travail maintenue à travers les âges, écrira Chodorow (1978), pour perpétuer le pouvoir et la domination mâles.

Les radicales « de la spécificité » partagent avec Ti-Grace Atkinson (1974) la conviction que la source de l'oppression des femmes n'est pas tant leur fonction de génitrice en soi, mais bien la récupération du système patriarcal qui enferme les femmes dans cette fonction existentielle. « Qu'est-ce qu'une mère ? » s'interroge Monique Plaza (1980 : 74). « C'est avant tout une fonction d'accompagnement matériel et affectif des enfants au sein de la famille ».

En insistant sur la distinction entre maternité-expérience et maternité-institution, Adrienne Rich (1976), pour sa part, fait la preuve du caractère éminemment politique et social de la maternité. Elle démontre comment l'institutionnalisation de la maternité dépossède les femmes de leur propre expérience et les rend étrangères à leur corps et à leur histoire.

Essentiellement intéressées par le vécu quotidien des femmes — le privé est politique —, les féministes « de la spécificité » optent donc pour une conception autonomiste et prioritaire des luttes des femmes. Dénonçant la disparition de la femme au profit de la mère, elles

incitent les femmes à se prendre en charge et à ne plus accepter d'être définies par rapport aux hommes et aux enfants. Leurs revendications s'adressent en premier lieu aux dimensions cachées de la vie des femmes, soit la maternité et la production domestique. Elles seront à l'origine des nombreux groupes d'auto-santé des femmes (Collectif de Boston, 1973), de la recrudescence du mouvement des sages-femmes (Ehrenreich et English, 1978) et de la mobilisation autour du débat sur le salaire au travail domestique (Collectif l'Insoumise, 1977).

Bref, ce sont les féministes « de la spécificité » qui montrent à l'évidence comment et pourquoi les femmes ont été historiquement désappropriées de leur corps, de leurs accouchements, de leurs sentiments, de leurs savoir-faire et même de leurs enfants au profit de l'État et du père.

Enfin, dans le sillage des Ti-Grace Atkinson (1970), Charlotte Bunch et al. (1974), Mary Daly (1978) et Adrienne Rich (1981), la particularité de la contribution des féministes radicales lesbiennes sur la question de la maternité sera de promouvoir une démarche qui vise davantage à favoriser, voire à recréer, un courant naturel de loyauté et de sororité entre les mères et les filles pour exorciser la nature oppressive de la maternité-institution et des relations mères-filles (Arcana, 1979) et entre les femmes elles-mêmes dans une opposition commune au contrôle et au silence qui leur ont été imposés par le système patriarcal.

En résumé, le courant féministe radical contribuera à démystifier la vision idéaliste de la maternité où tout n'est qu'amour infini, disponibilité, altruisme et don de soi pour faire place à une vision plus fidèle et matérialiste de l'expérience des femmes où amour et haine, euphorie et dépression, tendresse et indifférence, douceur et violence alternent et se côtoient constamment.

Toutefois, dans la mesure où le

discours dominant du courant radical en sera surtout un d'opposition, de dénonciation et de refus de l'institution maternelle et de « la différence », il ne rejoindra pas la grande majorité des femmes, pas plus qu'il ne permettra de formuler une problématique de leur vécu maternel. Entre autres, pour toutes ces mères à temps plein — bénévoles au service de la famille —, le discours radical ne fera qu'accroître leur vulnérabilité et leur sentiment de marginalité sociale et d'incompétence personnelle dans les conditions d'isolement, de dépendance financière et émotive qui sont les leurs.

Pourtant les positions théoriques du radicalisme sont indéniablement celles qui ont le mieux permis d'avancer dans la compréhension des rapports d'oppression liés à la maternité, même si cette prise de conscience a largement fait problème à plusieurs femmes dans la conduite de leur vie en leur imposant continuellement une dissociation entre prises de positions théorique et politique et leur quotidien de mère, d'épouse, de compagne, de soeur et de fille. Ainsi, constatent Brisac et Lapierre (1980 : 48), la maternité demeure la « zone d'ombre, presque d'impuissance » du féminisme radical.



La réconciliation du féminin et du maternel

Face à ces ambiguïtés et contradictions, plusieurs théoriciennes tenteront de faire le pont entre le courant radical et un néo-féminisme capable de problématiser l'expérience maternelle des femmes dans

une certaine harmonie avec leur vécu individuel et collectif.

De question presque accessoire, dans le cadre de l'analyse égalitariste, ou de négation, dans les formes les plus « agressives » du féminisme radical, la question de la maternité se hissera donc au rang de thème central du néo-féminisme au cours des années 80 (Trebilcot et al., 1983 ; Greer, 1984 ; Vilaine et al. 1986). Progressivement, la réflexion des femmes sur le féminin, le rapport mère-fille, l'amour maternel, l'enfantement, le pouvoir des mères, la jouissance, occupe presque tout l'espace discursif d'un nouveau courant de pensée : le féminisme « de la femelléité »⁸. Ses hypothèses sont essentiellement élaborées en réaction au mutisme de la psychanalyse au sujet du territoire du féminin et au refus du féminisme radical de problématiser la « différence ».

Alors même que les égalitaristes et radicales matérialistes voulaient abolir toute différence entre les sexes au profit d'une uniformisation des fonctions et des rôles, les néo-féministes « de la femelléité », pour leur part, entendent proposer une théorie de la différence, de la féminité et du féminin. Proches des milieux de la philosophie, de la psychanalyse et des lettres, les penseuses de ce courant mettent l'accent sur la maternité et le potentiel procréateur des femmes. Elles les théorisent comme leur espace distinctif, la source cognitive de leur identité et de leur culture spécifiques. Elles cherchent à reconceptualiser le sexuel, les rapports amoureux, la gestation et la maternité, du seul point de vue de l'expérience des femmes. Altérité, androgynie, culture féminine, féminité, le féminin, mère-jouissante, l'Autre... sont les concepts victorieux, mais bien poétisés et individualistes, de cette nouvelle problématique. Les interrogations, les réflexions sont circonscrites aux dimensions corporelles, symboli-

ques et métaphysiques des phénomènes. Mais, plus souvent qu'autrement, la maternité et l'acte de création/procréation sont associés au langage et à la parole plutôt qu'à l'enfantement (Brisac et Lapierre, 1980).

La voie de la libération n'est plus l'égalité avec l'homme sur la base d'un quelconque modèle masculin, même redéfini, mais bel et bien la transformation profonde des valeurs sociétales, la réappropriation de la maternité, du territoire et de l'imaginaire féminins. Mais, il ne s'agit pas pour autant d'un projet révolutionnaire. Cette libération demeure dans le domaine des idées et de l'Être. En ce sens, elle est davantage libération personnelle et réalisation de soi que libération collective de la classe des femmes.

Les Hélène Cixous, Annie Leclerc et Madeleine Gagnon (1977), Luce Irigaray (1979, 1981), Anne-Marie de Vilaine (1982) et Julia Kristeva (1983) amorcent une approche du féminin dans laquelle la maternité est pressentie comme le lieu de pouvoir et de savoir des femmes. Maternité et conscience reproductive ne sont plus sources naturelles d'aliénation. Au contraire, elles sont des valeurs, des territoires premiers à protéger contre l'étendue du pouvoir patriarcal et l'assujettissement aux valeurs marchandes. La maternité se voit en quelque sorte réhabilitée, voire réifiée comme destin biologique et social des femmes. S'agit-il alors d'une vision nouvelle

ou d'une « re-sacralisation » de la femme-nature ?

Mère, patrie et religion

Paradoxalement, par un tout autre cheminement et sur la base d'un tout autre ensemble de valeurs et de prémisses, cette revendication de la maternité comme lieu et espace spécifiques et exclusifs des femmes est également la plateforme d'organismes tels que les R.E.A.L. Women ou Pro-Vie. Bien entendu, dans le cas de ce discours néo-conservateur qui émane de la droite politique, il ne s'agit pas de défendre la spécificité féminine et ses sources de pouvoir et de savoir. Pas plus d'ailleurs qu'il ne s'agit de dénoncer, d'une part, le nouveau contrôle extérieur sophistiqué qui est en voie de s'imposer sur le corps des femmes et, d'autre part, la conception d'une symétrie sexuelle et parentale dans la procréation et l'éducation que ce contrôle permet d'envisager : « pères et mères égaux devant l'incubateur artificiel... et conséquemment devant la culture... » (Gavarini, 1986 : 195).

Dans le cas du néo-conservatisme féminin, la revendication du respect dans la complémentarité est partie prenante d'une stratégie préconisée pour préserver le statu quo et l'équilibre de l'ordre patriarcal. Le droit traditionnel à la différence est exigé non pas en continuité, mais bien en opposition à toutes revendications féministes. Cette option découle d'une interprétation naturaliste du destin des femmes et de leurs responsabilités nourricières à l'égard des enfants. Elle s'accompagne d'une demande de reconnaissance du mariage comme association d'égaux et du droit des femmes d'être à la charge des maris. Elle s'inscrit également dans le cadre d'une opposition à toutes mesures, tels le divorce, l'éducation sexuelle, l'avortement, la contraception, les garderies, les centres de femmes ; de telles mesures risquant de modifier les conditions d'exercice

du rôle maternel et de la famille.

Évidemment, il s'agit d'un courant réactionnaire qui vise la sauvegarde de la famille traditionnelle à partir d'une stratégie de revalorisation sociale des rôles sexués qui permettent sa reproduction. Il mise sur l'insécurité affective et économique des mères, de même que sur les nouvelles contraintes physiques et matérielles qui rendent plus précaire le rapport à la maternité, pour recruter ses adeptes. Faut-il croire que le silence et les contradictions du mouvement féministe au sujet de la maternité et la mise en veilleuse des grands projets collectifs de réformes sociales ont pu favoriser l'émergence d'un tel courant ?

Au coeur même de ces nouvelles problématiques sur la maternité, qui se développent au sein du mouvement des femmes et à sa marge, il y a donc un clivage profond. D'un côté, on semble croire que si les femmes obtiennent ce qu'elles revendiquent en termes d'autonomie, de reconnaissance et d'égalité d'accès aux ressources sociétales, les enfants et les hommes seront privés de l'affection et de la sollicitude auxquelles ils ont droit. De l'autre, il est de plus en plus clair que les femmes, même les plus progressistes, partagent la conviction que si elles s'éloignent trop du territoire de la maternité, elles y perdront leur identité spécifique et leur espace de pouvoir.



Les pères sortent de l'ombre

Le questionnement des femmes sur leur rapport à la reproduction

suscite et génère d'autres interrogations, d'autres paroles, en particulier celles des hommes en quête d'une redéfinition de leur identité et de leur rapport à la paternité. Depuis quelques années, en effet, psychologues, éducateurs, intervenants sociaux et certaines militantes féministes — surtout chez les égalitaristes — revendiquent, avec force et détermination, la « part du père » (Delaisi de Parseval, 1981), sa participation au processus de maturation de l'enfant et son implication dès la conception.

Désavouant l'image du père-pourvoyeur autoritaire, froid, indifférent et absent, le discours des « nouveaux pères » valorise celle d'un père affectueux, doux, sensible, préoccupé de l'évolution de son enfant, capable de changer les couches et de donner le biberon. Cette aspiration à l'égalité des hommes et des femmes devant la parentalité trouve toute sa signification dans le contexte actuel d'éclatement des familles, de remise en question du rôle maternel par les féministes et du morcellement de la maternité et de la paternité par le biais notamment des nouvelles technologies de la reproduction humaine (NTRH).

Pour l'instant, la réflexion de ces « nouveaux pères » est encore très récente et limitée à un milieu socio-culturel ouvert et sensible au renouvellement des valeurs et des comportements liés au domaine de l'affectivité, de la tendresse et du soucis des autres. Davantage impliqués dans la planification de l'enfant, le seront-ils autant au moment de sa prise en charge quotidienne ? Pouvons-nous véritablement juger de la profondeur et de la permanence de ces questionnements ? Dans quelle mesure cette nouvelle approche de la masculinité et de la paternité dépassera-t-elle les préoccupations de la conscience individuelle pour atteindre les rouages de nos sociétés et provoquer des changements structurels significatifs : harmonisation des horaires et des

charges de travail avec le partage des responsabilités familiales, extension des congés parentaux, développement de garderies dans des milieux « masculins » de travail, etc. ?

Ce questionnement des pères, faut-il ajouter, ne s'inscrit pas seulement dans une recherche d'harmonie et de partage avec les mères. Soulignons le cas de ces pères divorcés qui poursuivent en justice les ex-épouses et réclament, souvent avec violence et intimidation, le droit de garde (propriété) des enfants. Est-il possible de ne rien dire des enjeux, des coûts et des risques réels de récupération et de contrôle par ce biais ?



La médecine du désir d'enfant et le morcellement de la maternité

Phénomène médiatique, ballon publicitaire pour médecins et hommes de science en mal de célébrité, il ne se passe guère de semaine sans que la presse nous livre en primeur la photo du dernier bébé « né de la science », filme la délicate intervention chirurgicale effectuée sur un foetus âgé de quelques mois ou encore raconte l'expérience émouvante d'une femme inséminée avec le sperme congelé de son mari décédé accidentellement. Ces prouesses, ces découvertes réalisées par les « nouveaux maîtres de l'univers » marquent un pas de plus dans la médicalisation des processus de la reproduction, par conséquent, dans l'accroissement de la dépendance et de la vulnérabilité

des femmes vis-à-vis de techniques de plus en plus sophistiquées (Arditti, Klein et Minden, 1984 ; Corea et al., 1985).

Du droit au refus d'enfant revendiqué par les féministes radicales, on passe maintenant au droit à l'enfant à tout prix, réclamé par « les scientifiques en mal de maternité » (Laborie, 1986). La fascination et l'émerveillement devant les défis relevés par la science en matière de fécondation in vitro et les fantasmes que certaines féministes ont pu entretenir à leur égard (Firestone, 1970), ont fait place maintenant à une certaine frayeur et une certaine inquiétude devant les risques d'eugénisme, de manipulations génétiques et d'exploitation commerciale des femmes et de leur corps (Gavarini, 1986 ; Vandelac, 1987).

Les questions soulevées par le débat sur les NTRH, soit l'éclatement de la maternité, sa programmation, son nivellement avec la paternité, sa marchandisation, forcent plusieurs femmes à réviser certains des présupposés idéologiques et théoriques qui ont été au fondement même de leur réflexion et de leur pratique féministes. Peut-on penser que là se trouve une des questions prioritaires de toute analyse sur les femmes, sur la maternité et sur la famille, des années à venir ? Doit-on craindre, par ailleurs, qu'un tel thème, par son actualité et sa visibilité, occupe tout l'espace théorique de la réflexion des femmes aux dépens d'une analyse plus globale des enjeux idéologiques, socio-politiques et économiques de la maternité ?

Repenser la maternité : un défi pour les femmes

Aujourd'hui le sentiment d'urgence face à l'envahissement des NTRH, la polémique provoquée par le réveil des pères, de même que le contexte socio-politique entourant la réactualisation du débat sur la natalité et les politiques familiales, contribuent à faire du rapport à la

150 maternité un enjeu théorique et pratique pour l'ensemble du mouvement des femmes.

Maintenant que le voile de romantisme et de sensiblerie, qui pendant si longtemps a masqué l'appropriation des femmes au bénéfice des enfants et des hommes, est levé, il reste à dire, à comprendre et à expliquer, sans idéalisation, sans distorsion ou sur-négativations excessives et a-historiques, toute la complexité et la diversité de l'expérience maternelle en vue de la transformer. Il reste à mettre à jour les contradictions soulevées par le refus ou l'éloge de la maternité, à problématiser le désir d'enfant... à tout prix, à cerner l'étendue des expériences psychiques et sociales sous-tendues par les paradigmes de la complémentarité, de la parentalité, de l'altérité, de l'androgynie, de la maternité biologique..., à concilier les refus intransigeants du féminisme radical et les élans poétiques des chantres d'une douce féminité. C'est le défi que devra relever la recherche féministe des prochaines années si elle ambitionne de proposer une théorie cohérente de la maternité dans laquelle toutes les femmes, mères et non-mères, pourront non seulement se reconnaître, mais aussi trouver l'expression de leur individualité et de leur autonomie

Francine Descarries-Bélanger
Christine Corbeil
Université du Québec à Montréal

NOTES

¹ Le concept de maternité dans le présent texte désigne à la fois le phénomène de la reproduction biologique et le « maternage », soit l'état et les fonctions associés au rôle de mère.

² La « matrophobie » précise Adrienne Rich (1980 : 233) « n'est pas la peur de notre mère ou celle de la maternité, mais notre peur de devenir notre mère ».

³ Il ne faudrait pas pour autant minimiser la contribution de Betty Friedan. Celle-ci sera l'instigatrice de la « réactivation » du mouvement des femmes. La première, elle osera faire savoir à toute l'Amérique que l'état d'épouse et de mère, — même d'épouse et de mère comblée avec un bungalow, un mari sobre et aimant et deux enfants — ne représente pas la voie incontestable du bonheur ultime. À partir du « syndrome de la ménagère », Friedan fournira au mouvement des femmes l'image dont il avait besoin et qu'il n'avait pu trouver dans le discours beaucoup plus intellectuel et complexe de Simone de Beauvoir (Firestone, 1970 ; O'Brien, 1977).

⁴ Sous le terme féminisme radical, Descarries-Bélanger et Roy (1987) regroupent les tendances du mouvement des femmes qui sont caractérisées par une volonté commune de contribuer à l'abolition des rôles, des modèles et des institutions du système patriarcal.

⁵ Mais à l'encontre de Simone de Beauvoir, la finalité politique des radicales n'est pas l'égalité avec « le masculin », mais bien le renversement de l'ordre patriarcal. On rejoint bien ici une des ambiguïtés du discours de Simone de Beauvoir qui « reprend à son compte la conception masculine de la sexualité et attribue à la liberté sexuelle une plus grande valeur qu'à la procréation » (O'Brien, 1987 (1981) : 103). Ainsi non seulement elle concède une supériorité sociale et historique d'un sexe sur l'autre, mais encore elle postule que l'accès des femmes à la « conscience de soi », passe nécessairement par

la disparition de l'Une au profit de l'Autre. À cet égard, Beauvoir se situe davantage dans la tradition égalitariste.

⁶ « La mère-majuscule, écrit Lanoë (1986 : 28) est une institution transformée par le père-propriétaire en courroie de transmission des autres institutions (...). La famille avec un F comme femme, c'est la cellule-de-base-de-la-société. Pourtant, qui dit cellule, dit prison dont la femme est gardienne... C'est l'efficacité de la mère qui fait merveille pour escamoter les problèmes politiques relevant d'autres critères que ceux de l'économie. »

⁷ Cette appellation désigne ce courant du féminisme radical que les Américaines appellent les « women centered analysis » (Descarries-Bélanger et Roy, 1987).

⁸ Appellation suggérée à Descarries-Bélanger et Roy (1987) par le néologisme « femellité » utilisé par Faure-Oppenheimer pour désigner « l'ensemble des caractéristiques propres aux femmes » et celui de « femelléité » proposé par Chiland pour désigner un espace « charnière entre le biologique et le psychologique, lié à l'expérience du corps » (Hurtig, 1982 :30).

Bibliographie

- Dans le cas des ouvrages de langue anglaise traduits en français, les coordonnées présentées ci-après sont celles des éditions françaises. Toutefois, afin de mieux rendre compte de l'aspect temporel de l'évolution, nous avons utilisé dans le texte les années de parution des éditions anglaises originales : ces dernières apparaissent ici entre parenthèses après le nom de l'auteure.
- ARCANA, Judith. 1979. *Our Mother's Daughters*. Berkeley, Shameless Hussy Press.
- ARDITTI, Rita, Renate DUELLI-KLEIN et Shelley MINDEN, dirs. 1984. *Test-Tube Women : What Future for Motherhood ?* Londres, Routledge & Kegan Paul.
- ARIÈS, Philippe. 1978. *L'enfant ou la raison d'État*. Paris, Éditions du Seuil.
- ATKINSON, Ti-Grace. 1970. « The Institution of Sexual Intercourse ». *Notes from the Second Year* : 42-47.
- ATKINSON, Ti-Grace. (1974). *Odysée d'une Amazone*. Paris, Éditions des femmes. 1975.
- BADINTER, Elisabeth. 1980. *L'amour en plus. Histoire de l'amour maternel (XVII^e-XX^e siècle)*. Paris, Flammarion.
- BADINTER, Elisabeth. 1986. *L'un est l'autre. Des relations entre hommes et femmes*. Paris, Éditions Odile Jacob.
- BAKER, Maureen. 1985. *Quand je pense à demain : Une étude sur les aspirations des adolescentes*. Ottawa, Conseil consultatif canadien de la situation de la femme.
- BEAUVOIR, Simone de. 1949. *Le deuxième sexe*. Tomes I et II. Paris, Gallimard, Collection Idées.
- BENSTON, Margaret. (1969). « Pour une économie politique de la libération des femmes », in *Partisans*, 54-55, juillet/octobre 1970 : 23-31.
- BERNARD, Jessie. 1975. *The Future of Motherhood*. Harmondsworth, Penguin Books.
- BOSTON WOMEN'S HEALTH BOOK COLLECTIVE. 1973. *Our Bodies, Ourselves*. New York, Simon and Schuster.
- BRISAC, G. et C. LAPIERRE. 1980. « Maternité : inventaire de nos discours », in *La revue d'en face*, 8 : 45-52.
- BUNCH, Charlotte et Nancy MYRON. 1974. *Class and Feminism : A Collection of Essays from the Furies*. Baltimore, Diana Press.
- BROWNMILLER, Susan. (1975). *Le viol*. Paris, Stock, 1976.
- CHODOROW, Nancy. 1978. *The Reproduction of Mothering : Psychoanalysis and the Sociology of Gender*. Los Angeles, University of California Press.
- CIXOUS, Hélène, Madeleine GAGNON et Annie LECLERC. 1977. *La venue à l'écriture*. Paris, UGE, 10/18.
- COLLECTIF LES CHIMÈRES. 1975. *Maternité esclave*. Paris, UGE, 10/18.
- COLLECTIF L'INSOUMISE (Genève). 1972. *Le foyer de l'insurrection*. Carouge, Suisse, Collectif l'Insoumise.
- CONSEIL DU STATUT DE LA FEMME. 1986. *Réaction du Conseil du statut de la femme au rapport du Comité de consultation sur la politique familiale*. Québec, septembre.
- COREA, Gena, Renate DUELLI-KLEIN, Jalna HAMNER et al. 1985. *Man-Made Women : How New Reproductive Technologies Affect Women*. Londres, Hutchison.
- DALY, Mary. 1978. *Gyn/Ecology : The Metaethics of Radical Feminism*. Boston, Beacon Press.
- DELAISI de PARSEVAL, Geneviève et Alain JANAUD. 1981. *La part du père*. Paris, Éditions du Seuil.
- DELPHY, Christine. 1970. « L'ennemi principal » in *Partisans*, 54-55, juin-oct. :157-172.
- DELPHY, Christine. 1975. « Pour un féminisme matérialisme » in *L'Arc*, 61.
- DESCARRIES-BÉLANGER, Francine et Shirley ROY. 1987. « Le mouvement contemporain des femmes et ses courants d'idées : essai de typologie », à paraître.
- DINNERSTEIN, Dorothy. 1977. *The Mermaid and the Minotaur : Sexual Arrangements and Human Malaise*. New York, Harper and Row.
- DOLTO, Françoise. 1987. *Dialogues québécois*. Paris, Éditions du Seuil.
- EHRENREICH, Barbara et Deirdre ENGLISH. (1973). *Sorcières, sages-femmes et infirmières*. Montréal, Les Éditions du Remue-ménage, 1976.
- EHRENREICH, Barbara et Deirdre ENGLISH. (1978). *Des experts et des femmes, 150 ans de conseils prodigués aux femmes*. Montréal, les Éditions du Remue-ménage, 1982.
- FIRESTONE, Shulamith. (1970). *La dialectique du sexe*. Paris, Stock, 1972.
- FRIDAY, Nancy. (1977). *Ma mère mon miroir*. Paris, Éditions Robert Laffont, 1979.
- FRIEDAN, Betty. (1963). *La femme mystifiée*. Paris, Gonthier, 1964.
- FRIEDAN, Betty. (1976). *Femmes : le second souffle*. Montréal, Éditions Stanké, 1983.
- GAVARINI, Laurence. « De l'utérus sous influence à la mère-machine... », in Vilaine, A.-M. de et al., dirs. *op. cit.* : 191-206.
- GREER, Germaine. (1970). *La femme eunuque*. Paris, Éditions Robert Laffont, 1971.
- GREER, Germaine. (1984). *Sexe et Destinée*. Paris, Éditions Robert Laffont, 1986.
- GUILLAUMIN, Colette. 1978. « Pratique du pouvoir et idée de Nature » : 1. L'appropriation des femmes, in *Questions féministes*. 2 : 5-30.
- HAMNER, Jalna. 1977. « Violence et contrôle social des femmes », in *Questions féministes*, 1 : 69-88.
- HELD, Virginia. 1983. « The Obligations of Mothers and Fathers », in TREBILCOT, Joyce, dir. *Op. cit.* : 7-20.
- HURTIG, Marie-Claude et Marie-France PITCHEVIN. 1982. « La psychologie et les femmes », in *Nouvelles Questions féministes*, 4 : 3-34.
- IRIGARAY, Luce. 1979. *L'une ne bouge pas sans l'autre*. Paris, Éditions de Minuit.
- IRIGARAY, Luce. 1981. *Le corps à corps avec la mère*. Paris, Éditions de la Pleine Lune.
- KNIBIEHLER, Yvonne et Catherine FOUQUET. 1977. *L'histoire des mères : du moyen âge à nos jours*. Paris, Montalba.
- KRISTEVA, Julia. 1983. *Histoires d'amour*. Paris, Denoël/gonthier.
- LABORIE, Françoise. 1986. « Peut-on penser les différences ? » in VILAINÉ, A.-M. de et al. dirs. *op. cit.* : 22-26.
- LANOË, M.-E. 1986. « Le Père Propriétaire et la Mère Majuscule », in VILAINÉ, A.-M. de et al. dirs. *op. cit.* : 27-31.
- MANO, CLAUDE, CHRISTINE. 1975. « La maternité, fonction sociale » in BEAUVOIR, Simone de, dir., *Les femmes s'en têtent*. Paris, Éditions Gallimard.
- MATHIEU, Nicole-Claude. 1971. « Notes pour une définition sociologique des catégories de sexe », in *Épistémologie sociologique*, 11 : 19-39.
- MEAD, Margaret. (1948). *L'un et l'autre sexe*. Paris, Denoël/Gonthier, 1966.

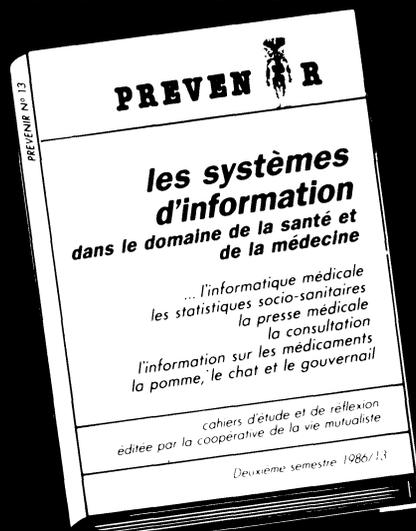
La maternité :
un défi pour les féministes

152

- MILLET, Kate. (1970). *La politique du Mâle*. Paris, Stock, 1974.
- O'BRIEN, Mary. (1981). *La dialectique de la reproduction*. Montréal, les Éditions du Remue-ménage, 1987.
- OLIVIER, Christiane. 1980. *Les enfants de Jocaste*. Paris, Denoël/Gonthier.
- PICQ, Françoise. 1983. « Féminisme, matérialisme, radicalisme », in *La Revue d'en Face*, 13, hiver.
- PLAZA, Monique. 1980. « La Même Mère », in *Questions féministes*, 7, février : 71-95.
- RICH, Adrienne. (1976). *Naître d'une femme*. Paris, Denoël/Gonthier, 1980.
- RICH, Adrienne. 1981. « La contrainte à l'hétérosexualité ou l'existence lesbienne », in *Nouvelles Questions Féministes*, 1 : 15-43.
- TREBILCOT, Joyce, dir. 1983. *Mothering : Essays in Feminist Theory*. Totowa, N.J., Rowman and Allan.
- VANDELAC, Louise. 1986-87. « Mères porteuses ou mères déportées », in *Documentation sur la recherche féministe, RFR/DRF*, 15, 4, décembre/janvier : 41-47.
- VILAINE, Anne-Marie de. 1982. *La Mère intérieure*. Paris, Mercure de France.
- VILAINE, Anne-Marie de., Laurence GAVARINI et Michèle Le COADIC, dirs. 1986. *Maternité en mouvement : les femmes, la reproduction et les hommes de science*. Paris, Montréal, PUG et Éditions Saint-Martin.

les systèmes d'information dans le domaine de la santé et de la médecine

comment concilier
la collecte informatisée
des données médicales
avec le secret professionnel
et les libertés individuelles



les cahiers de PREVENIR
sont réalisés par des scientifiques et
des professionnels de terrain.

PREVENIR

Sommaire

- P. N'GUYEN. L'innovation dans la relation médecin-malade : un aperçu historique
- J. CHAPERON, M. PINOT. Information et santé : histoire et enjeux
- A. TREHONY. La collecte des données sanitaires en France
- G. DUMONT. Épidémiologie et respect des libertés individuelles
- S. VESINA. L'informatique au service de la réforme hospitalière
- Dossier mutualiste. H. SIBONI, P. ZAMMIT. Médecine générale : de l'oreille à la puce
- M. ANDEOL, J.-F. REY. La pomme, le chat et le gouvernement
- S. DAVID, M. GOLDBERG. Informatique et documentation en santé publique
- W. JUNOD. Informatique et profession de santé
- R. SALAMON. Informatique et médecine
- M. DELETRAZ-DELPORTE. Vérités en évolution : l'information sur les médicaments
- P. OSUSKY. L'information médicale : pour quoi, pour qui, comment ?
- M. BENSASSON. Echange d'informations par l'image
- J. SUMPFF. Le rapport médecin patient : comment définir l'apport de la linguistique

Recherches historiques. M. TOURNIER. Quand un mot en cache d'autres : le vocabulaire de « l'association » en 1848

ABONNEMENT ET COMMANDE

Nom :
Adresse :

A retourner à "PREVENIR" C.V.M. - 5/7, rue d'Italie
13253 Marseille Cedex 6 - C.C.P. 65571 X Marseille
Le numéro 70 F - Abonnement pour 4 numéros 210 F.